

John Armleder : « En deux ans, j'ai failli mourir cinq fois... Cela change tout »

A Paris, le Palais de Tokyo a donné carte blanche au plasticien-collectionneur-scénographe suisse

Entretien

E mouvant come back le plasticien suisse John Armleder est de retour après deux années de combat contre la maladie. Toujours en costume et cheveux tressés, mais avec moins d'ironie peut-être. Actuellement en travaux, le Palais de Tokyo a donné carte blanche dans son auditorium au dandy qui, depuis les années 1970, s'amuse à brouiller les hiérarchies, et s'empare de l'histoire de l'abstraction pour en faire un terrain de jeu qui n'obéit qu'à une règle : tout est dans tout. Sur un podium, Armleder le scénographe a convoqué en foule compacte une cinquantaine d'œuvres d'autres artistes, actrices d'un rituel dont personne n'a le mode d'emploi. Même pas lui !

Vous êtes un maître de la mise en scène, de vos propres œuvres comme de celles des autres.

Mêlant installations, sculptures ou peintures, l'exposition au Palais de Tokyo le démontre une nouvelle fois. Comment l'avez-vous conçue ?

On le sait, j'aime la facilité. Avec le commissaire Julien Fronsacq, nous sommes donc allés chercher des œuvres facilement disponibles, dans des collections privées ou dans la mienne. L'équipe du palais les a mises en place de façon parfaite, puis nous sommes arrivés pour créer davantage de brouhaha, casser les symétries. La convivialité de ces œuvres était difficilement presupposable. Certaines donnent des indices de leurs affinités avec leurs voisines, mais nous avons tout fait pour que cela ne soit pas trop lisible.

Est-ce donc le hasard qui a diligenté cette présentation ?

Je joue toujours de l'aléatoire. D'ailleurs, vous pouvez inventer mes propos pour cette interview, cela ne me dérange pas. Mais j'avais deux références en tête. D'abord ces temples d'Asie avec leurs forêts de bouddhas, mais aussi ma visite, à 12 ans, de la salle des sarcophages du Musée du Caire. Ils étaient tous debout, les uns devant les autres, comme une armée ou j'adorais me faufiler. D'où cette scène où les œuvres se dressent sur



John Armleder devant « All of the Above », au Palais de Tokyo. JEAN PICON

leurs pattes, une forêt de fétiches qui deviennent les acteurs d'un rituel auquel le visiteur participe en construisant sa lecture absolument subjective. Je trouve cela très érotique de se trouver dans un musée à côté de quelqu'un qui regarde le même tableau, mais y pense de manière complètement différente de vous.

« Idéalement, j'aimerais me retrouver dans un endroit vide, mais je n'ai jamais réussi plus de dix minutes »

Quel type de collectionneur êtes-vous ?

Je collectionne très peu, j'accu mule beaucoup. Dans les années 1970, avec le groupe Ecart, nous avions une galerie, et, pendant dix ans, nous avons beaucoup échangé avec d'autres artistes. Mais j'acquiers un livre plus facilement

qu'une œuvre. Chez moi, c'est un bazar fou, il y a très peu d'art plastique. Idéalement, j'aimerais me retrouver dans un endroit complètement vide, mais je n'ai jamais réussi plus de dix minutes. Je transforme tout en fourbi épouvantable.

Quant à la collection, l'idée de sélectionner des icônes est aux antipodes de mon travail. Pour moi, tout est dans tout, échangeable. Fétichiser un objet revient à le négliger complètement. Voir aujourd'hui des collectionneurs se ruiner sur le moindre papillon dada ou surréaliste, alors que ces artistes voulaient briser toutes les hiérarchies, pour moi, c'est du contre-sens, de la philatélie. Moi si je demande un ticket de métro signé par Dalí, je le garderai, mais pour le perdre dans les pages d'un bouquin. Je suis un Diogène libre.

Principe d'équivalence, abolition des hiérarchies : est-ce une définition de cette ironie dont l'on a fait votre signature ?

Je ne suis pas dans l'ironie, en tout cas pas dans le cynisme. Je

suis plutôt un enthousiaste sceptique. Mais je suis réaliste. L'individu unique n'existe pas. On a beau jouer aux hydres multicephales, on est le produit d'une culture. Quand je dis que le tableau que je suis en train de produire a forcément déjà été peint par un autre avant moi, c'est jouissif. Tout a déjà été fait, et néanmoins ce que je produis est unique.

On a pourtant souvent considéré votre série d'œuvres la plus célèbre, les « Furniture Sculptures », qui mêlent du mobilier trouvé aux puces à des toiles abstraites, comme une ironie vis-à-vis des valeurs bourgeoises...

Les tableaux finissent toujours par atterrir au-dessus d'un buffet, c'est une fatalité naturelle. Alors tout ce que je fais, c'est d'intégrer moi-même le buffet dès le début, ça épargne des déconvenues. C'est juste de l'humour par rapport à la valeur que l'on donne aux choses. Une intervention purement formelle. Mais on peut la voir comme on veut : toutes les lectures de mon œuvre sont légitimes. Il n'y a

pas de fumée sans feu Si l'on veut
y voir un geste politique, pas de
problème De toute façon tout ges-
te est politique, sauf de rester cal-
feutre chez soi

**Vous avez passé deux ans à
affronter la maladie, et vous voi-
là aujourd'hui en pleine forme...**

J'ai passé des mois en partance
pour d'autres planètes, j'ai failli
mourir cinq fois, j'ai été cloué plus
d'un an dans un lit d'hôpital, nour-
ri au tube Les médecins m'ont dit
que je ne m'en sortirai qu'avec des
tuyaux partout Mais j'ai appliqué
à la maladie le même dilettantisme
me que dans mon œuvre, et cela
m'a réussi Surtout, ce sont les
autres qui m'ont sauvé Quand on
est seul avec soi-même, en train de
mourir, on n'a plus de justification
pour grand chose, et ce sont les
autres, en vous renvoyant un
miroir, qui vous la donnent

Aujourd'hui, je ne veux plus
imaginer d'expositions de façon
autoritaire, je suis davantage dans
le dialogue C'est un trajet si fort et
singulier de voir sa vie défiler plu-
sieurs heures par jour qu'il provo-
que forcément une révision de
tout ce que l'on croit savoir Mais
de manière inconsciente, c'est
quelque chose que chacun fait cha-
que jour ■

**PROPOS RECUEILLIS PAR
EMMANUELLE LEQUEUX**

« All of the Above » Palais de Tokyo 13
avenue du Président Wilson Paris 16^e
Jusqu'au 31 décembre Tous les jours
sauf lundi de midi à minuit
De 1€ à 3€ Tel 01 47 23 54 01
Palaisdetokyo.com